

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 69 (1960)
Heft: 8

Artikel: L'était un vieux chalet...
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549267>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Elles sont démontables. Au total 12 pièces de bois, de diverses grandeurs mais qui réunies font bel et bien une armoire: deux pour le fond, deux pour les faces latérales, deux pour les portes, en voici déjà six aux-quelles s'ajoutent la cloison intérieure, le plafond, le socle et trois rayons. Le compte y est. Complétons-la par quelques vis et boulons, une serrure et sa clef; emballons le tout dans du carton ondulé, du papier fort. Nous avons maintenant un colis de 70 kg: l'armoire est prête à l'expédition.

Il a fallu dix heures, avons-nous dit, pour la fabriquer. Nous, nous allons y consacrer cinq minutes.

Suivons ce char transportant de longues planches et en sa compagnie entrons dans le local réservé au débitage. Mais oui, ce sont les planches fournies par notre hêtre de la forêt. Mais qu'est devenu le sapin? Le sapin a pris une autre route. Nous le retrouverons tout à l'heure, transformé en panneaux de copeaux de bois agglomérés, portant le nom pompeux de « Novopan ». Tandis que *Hêtre* jouera le rôle de moulures, de socle, *Sapin*, lui, deviendra cloisons, portes, rayons. Ils feront excellent ménage, comme autrefois dans la forêt.

Du débitage, passons au machinage: ici on rabote, on lance en l'air des copeaux fins, comme des rubans de soie, on scie, on toupie.

Sapin-Novopan entre majestueusement sous la forme d'un panneau de 175/280 cm, un peu plus que ce que nécessite la fabrication d'une armoire.

Il passe au calibrage. C'est-à-dire qu'on le découpe en onze morceaux (le douzième étant tout de hêtre) aux justes mesures qu'il devra avoir (portes, rayons, voir détail plus haut...)

Les planches de hêtre coupées et refendues arrivent à leur tour. C'est maintenant qu'entre en jeu le toupiage ou, pour les profanes, le moulurage, qui consiste à arrondir les coins et à faire d'un quelconque bout de bois une belle pièce d'encadrement qui, poncée, sera douce au toucher et harmonieuse au regard.

Et puis ce sera l'opération du ponçage et, pour parler professionnellement, nous passerons à la deuxième étape de la fabrication: le montage.

Les différentes pièces sont terminées. Dès lors sapin et hêtre sont unis pour la vie et ne se quitteront plus.

L'armoire existe, en puissance si l'on veut, c'est-à-dire encore en pièces détachées et à l'état brut. La pose des charnières représente un pas de plus vers le progrès et la civilisation qui transforment une simple pièce de bois en composante de meuble.

Après l'entrée en scène des pots de colle et de pinces pour la mise en place des chevilles de bois,



A la porte d'un vieux chalet, déjà, des yeux impatients...
(Photo A. Winkler)

viendra le temps du polissage. Une bonne odeur de vernis flotte dans l'air. Les armoires toutes blanches vont être habillées de brun. Elles suivent la mode, ces coquettes. Saurait-on leur en vouloir?

Les vernis, les laques, les couches d'isolation que l'on étend d'abord au pistolet, puis à la main se trouvent dans des pots de grès pour cuisines de mères-grands, dignes de contenir les meilleures confitures « maison » qui se fassent encore.

*

Et voilà comment, de sapin et de hêtre sont confectionnées les armoires « pour enfants suisses » dont la première partira pour...

L'ÉTAIT UN VIEUX CHALET...

Incognito, elle a voyagé quelques heures dans l'obscurité des fourgons. Qui donc se méfierait de son identité en songerait que ce long colis, bordé de rubans métalliques et pesant 70 kg, voire un peu plus, recèle une armoire en puissance? Un premier, un deuxième, un troisième transbordements et la voilà rendue à destination. En fait, notre colis-armoire n'a point parcouru un nombre incommensurable de kilomètres mais le terme de son voyage est « un coin perdu » du canton de Fribourg; quelque part dans les environs du Lac

Noir; un endroit que précisément l'on n'atteint qu'en changeant et rechargeant de train.

Ouf... elle quitte son dernier fourgon avec un soupir d'aise. Mais, bien vite, hélas, elle doit déchanter. Elle a quitté l'ombre du fourgon pour retrouver celle d'une remise. Nouveau séjour sans l'obscurité. Pouah... Il y fait plus noir et froid encore que dans le train. Mais heureuse surprise: dans la remise, déjà attendent un lit et deux gros sacs rebondis arrivés la veille en provenance du Dépôt central de la Croix-Rouge suisse.

Présentations, salutations. Hélas ni le lit ni les sacs ne « causent » français et notre armoire, née sur sol romand ne comprend pas un traître mot de suisse allemand. Pourtant, il faudra bien qu'elle s'y mette: la famille qui l'attend étant d'expression germanique.

L'heure du cheval et celle du traîneau

Pourquoi en fait cette halte dans une remise? Le lit, les sacs, l'armoire et nous aussi sommes curieux de le savoir. C'est que du village où nous nous trouvons maintenant, au chalet où lit, sacs et armoire prendront leurs quartiers définitifs, il y a encore quelques bons kilomètres de chemin à parcourir. Mais l'ère des transports organisés est révolue et l'heure du cheval a sonné.

très honorable encore, au bord duquel nous trouvons trois crocus mauves, puis une campanule bleu pâle, un champignon vénéneux, encore une grande fleur bleue roy.

On s'arrête. Pas une âme, pas une maison, un désert. Le voiturier décharge: le lit, les sacs, l'armoire, tout sur la route. Le voiturier a les cheveux rouges et frisés, une pipe entre les dents.

« *Et alors? Nous ne sommes pourtant pas arrivés...* Pas de réponse. Il grimpe sur son char, fouette son haridelle.

— *Mais, et la suite? Nous n'allons pourtant pas rester là?*

— *Non, fait la pipe.*



L'heure du cheval et du traîneau...

(Photos A. Winkler, Berne)

Le voilà justement qui arrive, tirant un char, solidement campé sur quatre pattes énormes. La remise est ouverte, vidée. Compère lit et commère armoire prennent place sur le char. Les sacs aussi.

Le convoi s'ébranle. Destination? La Bénéviléra. Un nom qui chante et danse. Celui d'un village? Non, celui d'un chalet, d'un chalet unique, haut, haut perché, planté sur une crête en face d'un panorama grandiose. Loin, si loin de tout...

Il faut s'y rendre, dans ces coins perdus, pour qu'ils prennent corps et finissent par signifier quelque chose. Une adresse, un horaire de chemin de fer, une carte, une succession d'indications qui restent lettre morte tant qu'on ne les « vit » pas dans la réalité: Et la réalité c'est le paysage, la solitude, les chemins détrempés, le manque de communications, l'absence de trafic, le silence, le vide. Les coins perdus, c'est tout cela.

Suivons char et cheval. Faisons ainsi 3 km le long d'un sentier de forêt. Un sentier un peu détrempé par la neige de l'autre semaine. Un chemin de montagne

— *Alors? » La pipe ne bouge pas. Toutefois le char ne s'ébranle pas. Il reste un espoir.*

Soudain, dans un creux, nous découvrons une maison. Pas très éloignée, à 200 mètres peut-être. Est-ce que c'est là La Bénéviléra? Mais non ce n'est pas un chalet haut perché. Levons la tête. Scrutons les crêtes, à gauche, à droite. Ah! voilà, là-haut c'est bien un toit. Nous le montrons du doigt. Le voiturier et le cheval tournent la tête.

« *C'est là?*

— *Non... (ce n'est pas le cheval qui a répondu).*

— *Non? » Cette fois c'est le cheval qui hennit.*

Oh! mais cela commence à devenir inquiétant. D'autant plus inquiétant que, maintenant, voiturier, cheval et char se sont mis en marche et s'éloignent sans autre explication.

Nous, nous sommes-là avec nos colis. Cherchons des trèfles à quatre, cela calme les nerfs et encourage la réflexion pondérée.

Mais quelque chose bouge sur un des flancs, quelque chose qui, peu à peu, se transforme, prend corps, se rapproche, se mue en silhouette. Toute petite, toute mince, toute vive, en pantalons. C'est probablement un gamin.

Ce n'est pas un gamin; c'est une toute jeune femme, la mère des cinq bambins qui, tout à l'heure vont recevoir la première de ces armoires que le Secours aux enfants se propose de distribuer désormais dans le cadre de son action d'entraide nationale. Tournerait-elle à la tragédie, au drame, à la comédie, la distribution de cette première armoire?

« Mais d'où venez-vous?

— De là. »

C'est bien cela, elle a montré le ciel, presque à la verticale. Ah! de là, de ce bosquet de sapins: « C'est là qu'est votre chalet?

— Non, c'est plus loin encore; derrière les sapins, cela grimpe encore. » C'est donc là-haut qu'il va falloir monter... avec un lit, une armoire, des sacs. C'est au drame qu'elle tournera la distribution... Réminiscences scolaires, estimation, c'est une pente à 60 %, cela...

« Et comment va-t-on faire?

— Ce ne sera pas très facile. »

Figurez-vous que nous commençons à nous en douter...

Tiens, le cheval qui revient. Tout seul et tirant une espèce de traîneau cette fois-ci. Il paraît furieux.

Deux minutes plus tard, c'est le tour du voiturier. Il a toujours sa pipe entre les dents, mais elle est éteinte. Il a l'air furieux également.

Pourquoi donc? On va comprendre.

Le temps de charger les colis sur la « schlitte », de les ficeler solidement et voici trois autres points noirs qui dévalent la pente: le père et deux des cinq enfants.



Dans la chambre du vieux chalet...

Poignées de mains, considération sur le temps, conciliabules avec le voiturier qui a lâché sa pipe. En route.

A hue et à dia...

Nous marchons d'un pas allègre, à travers champs. Etrange, cette pente qui paraissait aller dans les 60 % n'est pas si raide qu'elle le semblait. C'est même très agréable cette marche dans l'herbe mouillée, tendre au pied. Pourquoi donc le cheval continue-t-il de faire un pareil nez et le voiturier itou? Tiens, encore quelques crocus. Et un beau bâton qui paraît solide. Si nous le ramassions, comme cela, pour avoir quelque chose en main.

Du chemin, tout à l'heure, il suffisait d'étendre la main pour le toucher, ce fameux bouquet de sapins, planté là-haut sur la crête. Et de là, encore trois doigts dans l'espace pour trouver le chalet au nom dansant. A portée de main, le bouquet d'arbres, à trois doigts le chalet? Il faudra plus d'une heure pour atteindre le second.

Le cheval s'est arrêté, nous aussi. Cette marche si agréable à travers champs? Vous allez voir... Le bon ange qui avait mis ce bâton sur nos pas! Nos prévisions étaient justes. Elle est bien inclinée à 70 % cette pente, pour le moins. Et le chemin? Le voiturier ricane. Un chemin? Ah! vous pensiez! Pas de chemin.

Je grimpe, tu grimpes, il grimpe, nous grimpons toujours et encore. Sans fin cette montée! Le cheval fera halte plus de vingt fois, nous aussi. Oh! la belle touffe d'herbe. Posons-y un pied délicat. Plouf, dans la boue jusqu'au mollet et c'est qu'elle colle aux chausures cette boue. Brave bâton, va...

« *Passez plutôt par ici, vous marcherez directement dans dix centimètres d'eau, mais c'est plus sûr.* »

— *Plus sûr, peut-être, mais glissant en tout cas!* »

Bon, nous voilà à quatre pattes. Le cheval a l'air de se payer notre tête, on dirait même qu'il rit. Enfin, si de se moquer des citadins lui fait passer sa mauvaise humeur, qu'il le fasse. Tiens, on dirait qu'il est décidé à ne plus faire un seul pas de plus. Au fond ce ne serait pas une mauvaise solution. Raison de force majeure, impossibilité absolue de continuer. On serait bien obligé de rebrousser chemin, puisque c'est le cheval qui ne peut continuer... Sale bête, il a compris. Il repart. Contraints de l'imiter pour ne pas perdre la face.

Ça y est... Ça devait arriver: Tout le contenu de notre panier dans la boue à son tour: le marteau, les tenailles et le tourne-vis emportés pour « le cas où »..., les papiers, la carte, le chocolat pour les enfants et le reste. Cette fois-ci, pas de doute, il a ri. Le cheval bien sûr. Attends mon vieux, attends, rira bien qui rira le dernier. Un sursaut d'énergie, une mobilisation générale de forces et on va te dépasser haut la main, et se retourner pour te voir grimper tout haletant, suant, soufflant et hennissant. Et on te filera sous le nez quand tu croiras nous avoir rejoints. Tu vas voir...

Non, après tout, ce n'est pas chic. Tu tires près de 150 kg. D'accord, on t'aide: un qui tire, un qui pousse et les gosses encore qui y mettent du leur. Notre panier a beau être lourd, à cause du marteau, des tenailles, du tourne-vis (serviront-ils au moins!) et du reste, il ne pèse pas 150 kg. Mais, après tout, zut, tu es un cheval toi! Et si tu étais galant tu te chargerais encore du panier susmentionné. Toc, punition: à plat ventre dans l'herbe cette fois-ci. Et le bâton sauveur, où a-t-il filé? Vue dans cette position, cela ne fait plus de doute, la

pente est verticale. La varape, cela doit être quelque chose de semblable? Et dire qu'il ne suffit pas d'arriver en haut mais qu'il faudra redescendre...

Oh! et puis à chaque heure suffit sa peine.

...Jusqu'aux chalets de bergers aux noms chantants

Et c'est ainsi que, lorsqu'on n'est pas de la montagne, on atteint les chalets des bergers. Ces chalets qui se cachent derrière les bouquets de sapins, à une distance de trois pouces dans l'espace. Il y en a sur chaque crête. Tous habités. Et les gosses font ce même trajet tous les jours, hiver et été, pour aller à l'école: deux heures au retour, un peu moins à l'aller puisque « ça descend » et qu'en hiver ils chaussent leurs skis. Mais ainsi ils se font de bonnes jambes.

C'est pourquoi aussi la mère qui se rend en bas, dans la plaine, un jour sur deux pour faire ses emplettes de ménage est en pantalons du matin au soir. Et c'est aussi plus chaud.

Un chalet de berger au nom dansant et chantant. A n'habiter en fait que pendant la belle saison. Deux chambres au plafond bas, juste assez grandes pour contenir le nombre de lits nécessaires — et chaque enfant doit avoir le sien disons-nous... — une table, la future armoire. Une grande cuisine où l'on se tient, autour du potager à bois, seul moyen de chauffage, où l'on mange, où les enfants jouent. Au nord, une vaste étable, vide pour l'heure, maintenant que les génisses ont regagné la plaine après avoir pâtré sur les alpages pendant trois mois, de juin à septembre. A côté, une remise remplie de chèvres et de lapins de toutes couleurs et de toutes dimensions. Sur le balcon, la lessive qui sèche. Une lessive abondante, avec cinq enfants, il faut laver tous les jours, là dehors, dans la fontaine.

Dépuis huit ans...

Il y a huit ans que le berger et sa femme vivent là, hiver comme été. Ils ont 33 et 26 ans. Ils en avaient donc 25 et 18 quand ils se sont mariés possédant à eux deux un lit, une table, deux chaises, la cuisinière à bois, toujours la même qui ronronne à la cuisine, un peu de linge, un peu de vaisselle.

Officiellement le père est garde-génisses. C'est dire qu'en été il a la garde de 85 têtes de bétail réparties dans quatre chalets semblables à celui-ci et qui se trouvent à une bonne heure de marche les uns des autres. Il faut en faire le tour deux fois par jour.

Et l'hiver? l'hiver, rien. Il coupe un peu de bois par-ci, par-là et voilà tout.

Après nous avoir reniflés et trouvés à son goût, le chien nous laisse passer. Il laisse également passer ces drôles de paquets. Que va-t-il en sortir? Il est affreusement curieux ce chien, mais plus aimable que le cheval.

Ce dernier, ayant droit à une sieste, a été mis à l'étable vide de génisses. De l'autre côté de la paroi, les chèvres l'accueillent en bêlant. Allons faisons la paix, d'accord? Tu as fait du bon travail. Malheureusement nous n'avons pas de sucre dans notre panier. Nous n'avions pas pensé à toi.

Déballage et présentations

Le déballage a commencé. Revanche du panier boueux, les tenailles servent, le tourne-vis servira tout à l'heure.

Les enfants et le chien vont, viennent, sont partout où on ne les veut pas. Les papiers, les fils de fer, les ficelles s'amoncellent; faisons un peu d'ordre sinon tout à l'heure il n'y aura plus moyen de bouger. Allons les

gosses, dehors, et, en attendant, racontez-nous quelque chose!

Permettez que nous nous présentions, par rang d'âge, cela va de soi: «D'abord moi, Thérèse, l'ainée et la seule fille! Six ans, bientôt sept. Je ne suis pas encore à l'âge où l'on essaie de se rajeunir. Bien au contraire. Quand je les aurai, mes sept ans, j'irai à l'école. Là en bas, tout en bas dans la plaine. Non, trois heures de marche par jour, cela ne me fait pas peur et en hiver la descente se fait à skis. C'est commode et amusant. Je suis le bras droit de ma mère. Je sais langer un poupon, voyez. Et nourrir les chèvres et les lapins, regardez. J'aime aussi beau-

compte de rien! Maman vient me changer et tout est dit. Je redors de plus belle. A part cela, pas de signe particulier. Comme vous le voyez, je suis potelé, blond et rose.

— Quant à moi, le benjamin, ne suis-je pas joli aussi. Et blond, et potelé et rose? Je crie? Mais non... Je veux simplement signaler que j'ai faim. Je hurle? Mais bien sûr, voyons. Je suis tout mouillé, ce n'est pas agréable. Oh! certes, Maman doit me changer six à huit fois par jour. Que voulez-vous... Tenez, précisément en ce moment. Et qu'elle fasse vite, sinon gare à mes protestations... Sans cela je vais très bien merci et j'aime beaucoup ma grande sœur Thérèse. Mon nom? Vraiment cela vous intéresse aussi? Hans, pour vous servir. »



Hêtre et sapin, ou l'armoire neuve du vieux chalet

coup mon dernier petit frère. Plus que les autres, évidemment. Il ne me pince pas, lui!

— Moi, je suis Otto, cinq ans. Le bénéficiaire du lit. Ne vous attendez pas à de grandes démonstrations de ma part. Je suis un calme, un vrai enfant de la montagne. D'ailleurs on est montés ensemble tout à l'heure.

— Et moi, Paul, trois ans. Je ne suis pas bavard non plus. Mais votre chocolat est assez bon, merci. Donnez-m'en encore un peu...

— S'il vous plaît, ajoute Thérèse.

— S'il vous plaît, répète Paul.

— Moi, on me nomme Hugo. Un beau nom n'est-ce pas pour un si petit bout d'homme? Hélas, il paraît que je mouille encore mon lit. Toutes les nuits. Figurez-vous que je ne me rends

« Heureux? Bien sûr que nous le sommes. Nous courons, jouons toute la journée, mangeons du pain quand nous avons faim. Nous aimons notre chien, nos chèvres et nos lapins. Celui-ci est le plus jeune: tout blanc et si mignon. La semaine dernière il a eu un rhume, alors il a dormi avec nous.

» Voulez-vous voir notre chambre? l'autre, la grande, c'est celle de nos parents et du bébé Hans. Nous les aînés on dort les quatre ici. Thérèse là, et les garçons là et là et là. Ce lit c'est vous déjà qui nous l'avez donné, il y a deux ans déjà. Mais entre-temps on a

encore reçu Hugo et Hans. C'est pourquoi nous sommes de nouveau très à l'étroit. Le nouveau lit qui est arrivé aujourd'hui ira dans ce coin-ci. « Ce sera le mien », précise Otto. « Et moi, ajoute Paul, je dormirai tout seul dans « le bleu » et je pourrai étendre les jambes. »

Et si on retournait à côté voir ce qui se passe? Cela doit être intéressant de voir comment elle se fait cette fameuse armoire. Ils filent tous les quatre, le chien à leur troussse:

« Qu'est-ce que c'est que ces bâtons? Des flûtes pour jouer de la musique? » Déception, pas de bruit: « Vous dites des « tringles ». Cela sert à quoi? » La mère est toute rose de joie.

L'armoire prend forme. Encore le fond à fixer, les rayons à poser. Allons les gosses rendez les fameuses tringles, ce ne sont pas des jouets. Vous allez encore réussir à les abîmer.

Voilà, l'armoire est montée. Rangeons-y tout de suite le contenu des gros sacs: les draps, les fourres, les taies, les couvertures. Non, les couvertures on va les mettre immédiatement dans les lits, car vous savez il commence de faire froid ici et, comme vous l'avez vu, seule la cuisine est chauffée.

Dans les chalets dont les noms chantent...

Le visage de la mère, soudain s'est attristé: « La vie n'est pas facile ici. »

Elle est travailleuse, propre, intelligente, active. Elle a été servante à Berne pendant trois ans, de 15 à 18 ans, avant de se marier. Au souvenir de la ville, ses yeux s'éclairent de nouveau. Elle voudrait tant y retourner. Mais qu'y ferait son homme? Garde-génisses, un point c'est tout. Et pas assez robuste pour être manœuvre. Il a souffert d'une pneumonie il y a deux ans. Il doit se surveiller. Donc il faudra rester ici, toujours? Elle n'a que 26 ans. Mais vous avez de si beaux enfants, tous en santé:

« Bien sûr, mais il faut tant, tant travailler pour ne rien avoir. »

Elle se lève pour attiser le feu. Regarde par la fenêtre: ces hautes montagnes si belles mais désertes, la plaine, en bas, où ne passe même pas un train, le ciel où se gonflent de gros nuages noirs.

« Heureusement, ajoute-t-elle, qu'il y a la Croix-Rouge et de bonnes gens qui pensent à nous. Cela console! Otto ne chicane donc pas Thérèse! Et voilà Hans qui crie: c'est l'heure de sa bouteille. » Ensuite il faudra nourrir les chèvres et préparer le souper. Mais on n'y voit plus goutte: « Je vais allumer la lampe à pétrole. »

Oui, car il n'y a pas d'électricité dans les chalets de bergers hauts perchés dont seuls les noms chantent et dansent.

Cronaca del Ticino

IL MEDICO DI CAMPAGNA

IVA CANTOREGGI



I Denti della Vecchia, la montagna tipica della regione
(Photo Vicari, Lugano)

Il medico condotto è una figura tipica del secolo scorso ormai quasi completamente scomparsa dal cantone Ticino. Tutta la letteratura ufficiale dell'ultimo ottocento è costellata di episodi al centro dei quali sta la difficile vita del medico, cui spetta il compito di occuparsi di centinaia di persone, sparse in zone spesso impervie. Figura romantica, non sfuggita pertanto alla malizia dei caricaturisti. Il comune dava loro un onorario non sempre corrispondente né al loro valore professionale, né al carico di lavoro che ricadeva sulle loro spalle, affinché si occupassero della salute dei cittadini.

Attualmente, ma in condizioni migliori, ne esistono ancora alcuni nel Ticino soprattutto nel Mendrisiotto e nel Locarnese. Nelle altre regioni sono subentrati i medici della Cassa ammalati circondariale. Le funzioni non sono mutate, in sostanza: il medico del circondario deve occuparsi delle persone affiliate alla Cassa in maniera totale, con diritto di indirizzare il paziente verso lo specialista quando constati la necessità di un intervento particolare.

Medico di circondario della campagna luganese

Per conoscere gli aspetti di tale servizio, ci siamo rivolti al tipico medico della campagna luganese. Quello che svolge la sua attività guidato pure dalla passione del cittadino originario della zona, che si mette fraternamente a disposizione dei suoi compaesani.

Vi parliamo del dott. Franco Ghiggia il quale trova possibilità di occuparsi sia della Direzione del Centro di trasfusione del sangue della Croce Rossa Sezione di Lugano, sia delle mansioni di presidente dell'Associazione donatori di sangue. Compiute le prime esperienze in Val Maggia, nel difficile periodo della mobilitazione